

On trotte ensemble depuis la carrière sur le chemin qui mène à Noyarey, histoire de s'échauffer, et en attendant Jacques qui ne vient pas. Il a le don de se faire attendre celui-là... Le soleil est haut maintenant et la journée promet d'être chaude pour un mois de mars. On se fera peut-être un pique-nique ? Ma puce adore ça, surtout quand on prend du pain à donner aux canards et aux cygnes. Mine de rien, je commence à transpirer et un léger mal de tête s'installe. Bizarre. Au début, je n'y prête pas attention. Mais au bout d'une demi-heure, le mal de tête est toujours là, et bien là. J'ai un pincement au cœur. Une légère inquiétude qui me vient et que je ne sais pas m'expliquer. Gilles s'aperçoit de mon trouble : « *ça va pas vieux ? T'es tout pâlot d'un coup !* »

Je le rassure d'un geste. J'aurais sans doute dû manger un peu plus au petit-déjeuner. Il est rare que je me sente mal comme ça et à contrecœur, je décide de m'arrêter. Après tout, on a encore du temps devant nous. Le trail n'est que dans quinze jours. Je m'assois deux minutes avec Gilles. Je souffle un peu, bois goulûment et je le quitte comme ça. Je me sens un peu con, mais mon inquiétude se transforme en sentiment d'urgence.

Quand j'arrive à la maison, Lucrèce est levée. Elle est installée dans la cuisine avec son thé encore fumant. Elle me regarde en souriant, se lève pour m'embrasser.

Je suis un peu au radar. « *Je me sens mal* », je lui dis. « *Ça va pas.* » Je m'assois et Lucrèce vient vers moi.

Elle touche mon front, prend mon pouls. J'ai une drôle d'impression en moi, celle de couler petit à petit et d'être un peu désorienté. J'ai comme des fourmis, et quand je parle, les mots s'emmêlent. Ma langue est lourde, pâteuse. Lucrèce est commerciale dans un grand groupe pharmaceutique, elle connaît quelques trucs. Elle me regarde et me dit qu'elle va prévenir les urgences. Sur le moment, je n'en vois pas vraiment l'intérêt, mais patiemment, je reste près d'elle et je lui décris mes symptômes : le mal de tête, la langue pâteuse et les fourmis dans le bras... Je reste immobile. Lucrèce raccroche et me prévient que l'ambulance va arriver. Elle en profite pour appeler une copine et lui confier les enfants. On se veut rassurant. Elle explique que je fais un léger malaise et les enfants partent tranquillement. Je leur fais un petit signe encourageant de la main. Elle me tient ensuite contre elle et bientôt, j'entends les sirènes. Je

suis encore tout à fait conscient quand nous entrons dans le véhicule. Je me souviens de tout, jusqu'à ce que nous franchissions les portes de l'hôpital.